

## Le nom de Tournai et la recherche archéologique actuelle

C'est une vérité mainte fois démontrée que la toponymie peut éclairer le travail de prospection de l'archéologue. Adrien Blanchet autrefois avait consacré à ce sujet un chapitre de ses *Mélanges d'archéologie gallo-romaine* (1902) ; et c'est dans cette perspective que notre confrère J.-H. Michel a composé son précieux Répertoire de toponymie wallonne (1980-1981).

Le nom de Tournai offre un cas où le progrès de la recherche impose une démarche inverse. Dans l'*Esquisse d'une histoire linguistique de la Belgique antique*, parue ici même (68 [1996] et à part, p. 241), j'ai émis l'hypothèse que *Turnacum*, en tant que dérivé d'un élément pré-latin \**turn-* « butte, éminence », pouvait avoir désigné à l'origine l'habitat antique situé sur l'éminence de La Loucherie, « l'un des quartiers les plus anciens de la ville belgo-romaine ». Or, un récent examen du matériel céramique exhumé à cet endroit vient à l'appui de cette assertion, au delà même de ce que je pouvais escompter. Ce fait nouveau, qui vieillit de trois quarts de siècle environ les origines tournaisiennes, m'a paru être l'occasion de rouvrir un dossier controversé, qu'on aurait pu croire pour longtemps « classé sans suite ». On espère en même temps apporter une contribution utile à la question toujours discutée des noms en *-(i)ācum* dérivés d'appellatifs (1).

(1) Cf. en dernier lieu Mme M. BUCHMÜLLER-PFAFF, *Siedlungsnamen zwischen Spätantike u. frühem Mittelalter. Die -(i)acum-Namen der röm. Provinz Belgica*

C'est en 1921 déjà que le celtisant Joseph Loth a contesté l'explication banale du type *Turn(i)ācum* — représenté, comme on sait, par plusieurs toponymes gallo-romans — par un anthroponyme latin ou gallo-latin *Turnus* (ou *Turnius*) (2). Pourtant, cette étymologie a eu la vie dure. Elle avait, il est vrai, la caution de toponymistes aussi considérables que H. Gröhler (3) ou Aug. Longnon (4). Bien que, dès 1920, C. Jullian ait émis à son propos des réserves, par une de ces intuitions dont il était coutumier (5), elle a continué d'être enseignée à date récente par des archéologues ou des historiens (parfois de formation philologique) comme P. Goessler (6), P. Rolland (7), M. Amand (8), A. Wankenne (9), M. Le Glay (10), etc. Les toponymistes eux-mêmes n'y ont pas entièrement renoncé : tels Aug. Vincent (11), A. Dauzat

*Prima* (Beih. z. *Zs. f. roman. Philol.*, Bd 225 ; Tübingen, 1990), p. 15 : « aucun des composés avec le suffixe *-(i)acum* étudiés ici ne peut être tenu avec certitude comme dérivé d'un appellatif ». — Je dois la référence à cet ouvrage, avec d'autres indications, à notre confrère J.-M. Pierret, que je remercie de son obligeance.

(2) J. LOTH, « Le gaul. *turno-* dans les noms de lieux », dans *Rev. des ét. anc.*, 21 (1923), pp. 111-116.

(3) H. GRÖHLER, *Über Ursprung und Bedeutung der frz. Ortsnamen*, t. I (Heidelberg, 1913), sous *Turnacum*.

(4) A. LONGNON, *Les noms de lieux de la France*, publ. par L. MIROT (1920-1929 ; réimpr. Paris, 1976), I, n° 246, p. 82.

(5) C. JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, VI (1920), p. 462, n. 2. — Cf. aussi G. DOTIN, *La langue gauloise* (Paris, 1920), lexicque, qui parle de *turn-* comme d'un élément « non défini ».

(6) P. GOESSLER, art. *Turnacum* dans PAULY-WISSOWA-KROLL, *Realencyclop.*, 2° sér., VII A (1943).

(7) P. ROLLAND, *Hist. de Tournai*<sup>2</sup> (Tournai et Paris, 1957), p. 22.

(8) M. AMAND, p. ex. *Tournai, de César à Clovis* (coll. « Wallonie, art et histoire », n° 15 ; Gembloux, 1972), p. 10 (avec doute, mais les étymologies proposées en alternance sont irrecevables).

(9) A. WANKENNE, *La Belgique à l'époque romaine. Sites urbains, villageois*, etc. (Centre nat. de rech. arch. en Belg. ; sér. C, III ; Bruxelles, 1972), p. 21.

(10) M. LE GLAY, art. *Turnacum* dans le *Kleine Pauly*, V (1975).

(11) A. VINCENT, *Les noms de lieux de la Belgique* (Bruxelles, 1927), § 46, p. 37 ; *Que signifient nos noms de lieux ?* (« Coll. nat. », Bruxelles, 1947), p. 12.

et Ch. Rostaing (12), J. Herbillon (13) ou, tout récemment, E. Nègre (14), lequel renvoie à l'ouvrage classique de W. Schulze (15) comme si *Turn(i)us* était usuel dans la société romaine. Personne, toutefois, ne paraît avoir soumis la question à une critique approfondie : quelle peut être la vraisemblance historique d'un *fundus* romain antérieur à la formation de la bourgade du Haut-Empire, pourtant bien attestée comme telle dès le I<sup>er</sup> siècle de notre ère ?

Il importerait avant tout de préciser le vocalisme radical : *u* ou *o* ? Car on ne saurait invoquer ici la tendance du phonétisme latin à réduire à *u* un ancien *o* en syllabe fermée (16) : un mot au moins aussi ancien que l'éventuelle adaptation latine dont procède *Turn(i)acum*, comme *tornus* « trépan, tour (de potier) », emprunté au gr. τόρνος et attesté chez Lucrèce, montre que cette tendance avait cessé d'agir dès le milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au moins. Au point de vue étymologique, le vocalisme originel de l'élément *Turn-* n'est donc pas indifférent. Pour la plupart des noms de ce type, on ne dispose que de formes romanes, donc de vocalisme ambigu. Pour le Tournai du Hainaut, toutefois, les graphies dominantes des manuscrits des documents romains sont *Turnacum*, comme il est aisé de le vérifier par le répertoire

(12) DAUZAT et ROSTAING, *Dict. étymol. des n. de lieux de la France* (Paris, 1963), sous *Ternay*, hésitent entre l'explication anthroponymique et l'étymologie de J. Loth par \**turno-* « éminence de terrain ».

(13) J. HERBILLON, *Les n. de communes de Wallonie* (Coll. « Histoire » du Crédit Comm. de Belg., sér. 8°, 70 ; Bruxelles, 1986), sous *Tournai* et *Tournay(-en-Ardenne)*.

(14) E. NÈGRE, *Topon. gén. de la France*, I (« Publ. rom. et fr. », CXCIH ; Genève, 1990), n° 660, p. 444, à propos d'homonymes français de Tournai.

(15) W. SCHULZE, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen* (1904 ; réimpr. Berlin, 1966), p. 574, n. 6.

(16) Cf. F. SOMMER, *Hb. der lat. Laut- u. Formenlehre*<sup>3</sup> (Heidelberg, 1948), § 57 d, p. 65.

du regretté Gysseling, dont l'exactitude philologique est bien connue. Il manquait une forme locale du plein Haut-Empire, O. Hirschfeld ayant laissé indécise la voyelle radicale du nom des habitants de Tournai inscrit comme graffito sur un vase des environs de 200 de notre ère (*C. I. L.*, XIII, 3565). Un récent examen de ce vase (en terre sigillée de fabrication belge) a établi sans conteste possible que la voyelle est V : GENIO TVRNA-CESIV (17). En dépit des doutes qu'avait fait naître le caractère insolite d'un culte rendu à un *genius* de ville, l'inscription, en capitales semi-cursives tracées après cuisson, paraît authentique, comme a bien voulu me le confirmer Mme M.-Th. Raepsaet-Charlier. Il n'est pas jusqu'aux vulgarismes qu'elle contient qui n'apportent *a contrario* une présomption supplémentaire en faveur du vocalisme *u*.

Or, *Turnus* ne saurait avoir désigné que des personnages d'époque romaine, homonymes du héros dont Virgile fait le roi des Rutules au temps de la venue d'Énée sur le sol d'Italie. Au reste, c'est bien ainsi que le comprenait cette pieuse légende de la fin du Moyen Âge qui avait fabriqué un Turnus, doublet nervien du héros latin (18).

À supposer que cet anthroponyme ait existé et qu'il ait été suffisamment courant dans l'antiquité romaine, et spécialement en Gaule, pour avoir donné naissance par ce procédé aux divers prototypes gallo-romans *Turn(i)a-*

(17) Voir K. BAUSIER, « *Genio Turnacesiu*. Vase à inscription cultuelle provenant de Tournai ? », dans *Soc. Tournais. de géol., préhist. et archéol. Bulletin*, 5 (1993), pp. 123-131, et le fac-similé de la p. 123. — Malheureusement, l'auteur, élève de Mme M.-Th. Raepsaet-Charlier, n'est pas parvenue à établir l'origine locale du vase, qui provient d'une collection et a été acquis par le Musée du Louvre vers 1825.

(18) Sur cette légende, voir ROLLAND, *ouvr. cité*, pp. 15 et s.

*cum*, cette analyse implique nécessairement pour notre Tournai qu'avant son développement en *vicus*, l'endroit qui a servi à sa dénomination était un *fundus* ; or, ce dernier — et d'autres analogues — n'a pu se constituer qu'à une époque sensiblement postérieure à 50 av. J.-C., puisqu'il faut admettre un processus préalable de confiscation de territoires jusque-là ménapiens (ou nerviens si l'on devait envisager un noyau sur la rive droite de l'Escaut).

Cette analyse pêche déjà gravement par son côté onomastique. Non que *Turnus* ou *Turnius* soit totalement inconnu dans l'onomastique romaine ; mais il est d'une rareté telle, et il apparaît dans des conditions telles, que sa présence aussi répandue dans le cadastre de la Gaule est proprement invraisemblable. Le classique recueil de D. Ellis Evans sur l'anthroponymie gauloise, comme les *Dialects* de J. Whatmough, l'ignorent (19). D'ailleurs, là où il est attesté *Turnus* n'est que *cognomen* : ainsi sur deux inscriptions de Rome (20). On le cherche en vain soit comme gentilice, soit comme *cognomen*, dans les provinces occidentales de l'Empire (21), y compris dans

(19) D. Ellis EVANS, *Gaulish personal names* (Oxford, 1967) ; J. WHATMOUGH, *Dialects of anc. Gaul* (Cambridge Mass., 1970), aux différents index répartis par régions.

(20) *C.I.L.*, VI, 28.138 et 36.084 ; cf. les index informatiques publiés en 1975. — Un *Turnius* est également connu à Rome (VI, 3282) ; sur la dérivation *-ius*, cf. p. 248.

(21) Voir, dans le *Corpus*, les index des tomes VII (Grande-Bretagne), XII (Gaule Narbonnaise) et XIII (Trois-Gaules et Germanies ; ce dernier mis à jour en 1943). — Ce nom est absent dans les inscriptions recueillies par P. WUILLEUMIER, *Inscr. lat. des Trois-Gaules (Gallia, suppl. XVII ; Paris, 1963)* et par A. DEMAN et M. RAEPSAET-CHARLIER, *Inscr. lat. de Belg.* (Bruxelles, 1985), ainsi que dans les listes de noms, pourtant très complètes, établies pour la Belgique et les deux Germanies par L. WEISGERBER, *Rhenania Germano-Celtica* (Bonn, 1969). — Ajoutons que *Turnus* manque également dans les index de H. DESSAU, *Inscr. lat. selectae*, recueil qui s'étend à la totalité de l'Empire romain.

l'épigraphie chrétienne (22). Un potier *Tornus* (23) est connu par deux estampilles de vases de fabrication « belge » recueillis notamment en Rhénanie, à Bavay et à Cambrai (24), et un *Tornioneius* est connu sur une inscription de la région trévire (25). Mais, même si ce sont là des formes vulgaires de *Turnus*, ce qui n'est pas évident (26), on ne saurait sans faire violence à la statistique les mettre en regard des nombreux *Turn(i)acum* gallo-romans.

La littérature connaît pour sa part plus d'un *Turnus* ; mais son témoignage s'évanouit dès qu'on l'examine de près. En effet, sans parler de l'évidente non-historicité du roi rutule, ce nom n'est même pas proprement romain. Ainsi que Schulze l'avait indiqué dès longtemps, il est avec l'ethnonyme italique \**Turs-ko-* « étrusque » (cf. ombr. *Tursko-*, lat. *Tuscus*) dans le même rapport que le nom grec de la Corse, Κύρνος, avec son équivalent latin *Corsica* (27). Quant au personnage appelé chez Tite-Live *Turnus Herdonius*, et originaire d'Aricie dans le vieux Latium, il est donné pour contemporain du dernier roi de

(22) Cf. E. LE BLANT, *Inscr. chrét. de la Gaule* (1861) ; E. DIEHL, *Inscr. Lat. vet.*, III. Index (1931) ; N. GAUTHIER, *Rec. des inscr. chrét. de la Gaule*, I. Première Belgique (1975).

(23) A. HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz*, II, 1892 ; WHATMOUGH, *ouvr. cité* (n. 17), p. 703.

(24) *C.I.L.*, XIII, 10.010, 1929 et 1930.

(25) *C.I.L.*, XIII, 4016.

(26) C. JULIAN, note à l'art. de LOTH déjà cité, p. 116, n. 1, propose d'y voir un anthroponyme d'origine toponymique comparable au type français *Puy*, *Puech* (« Du-mont », lat. *podium*) : supposition qui, de prime abord, ne convainc pas tout à fait ; car si, en français (spécialement du Midi), un gentilé d'origine toponymique apparaît fréquemment sans préposition ou sans suffixe (cf. DAUZAT, *Les noms de personnes*<sup>4</sup>, Paris, 1950, pp. 121-122), on hésite à attribuer cet usage à l'Antiquité ; mais, comme on le verra plus loin, *torno-* ou *turno-* doit être considéré comme un dérivé en *-n-* d'une base *tor-* / *tur-* + suff. *-no-*. Dès lors, *Torno-* / *Turno-* anthroponyme (« Le-grand » ?) serait à *turno-* « éminence, butte comme lieu habité » ce que *Lutevus* est à *Luteua* « Lodève » (F, Hérault), ce que (Mars) *Vintius* est à *Vintium* « Vence » (F, A.-Mar.), etc.

(27) SCHULZE, *ouvr. cité*, p. 574.

Rome, Tarquin le Superbe (I, 50-51), ce qui suffirait *a priori* à faire douter de son existence réelle. Or, développant une idée d'Ettore Pais, R. Crahay et J. Hubaux ont montré, par une délicate analyse de la tradition (28), que le héros d'Aricie n'est qu'une réduplication de celui d'Ar-dée ; les deux personnages, champions de l'indépendance latine, sont placés dans des situations homologues, toutes deux de caractère mythico-légitimatoire : l'un vis-à-vis d'Énée, l'autre vis-à-vis de Tarquin. — Il y a bien, en outre, un poète satirique Turnus, bien historique celui-là, et même très en vue vers la fin de l'époque flavienne (29) ; mais, fils d'affranchi, il porte un nom emprunté, comme son frère *Memor* ; surtout, il était originaire du Latium méridional et a très bien pu prendre, ou recevoir, le nom d'un des héros Turnus, soit par reminiscence littéraire, soit en raison de leur popularité persistante dans le folklore des bourgades latines. Pareil motif peut expliquer aussi les deux *cognomina Turnus* relevés dans l'épigraphie romaine ; mais il ne saurait, cela va de soi, expliquer la prolifération de ce radical dans la toponymie de la Gaule.

Qu'il s'agisse bien en effet, avec ce radical, d'un élément d'origine gauloise, c'est ce que confirme un rapide sondage dans la toponymie italienne actuelle, d'après les cartes et les guides publiés par le Touring Club Italien. Le seul témoin d'un *Turnacum* que j'y aie relevé se trouve précisément dans une aire autrefois celtisée : c'est la localité de *Tòrnaco* (prov. de Novare), dans l'ancien

(28) R. CRAHAY et J. HUBAUX, « Les deux Turnus », dans *Studi e materiali di st. delle religioni*, 30 (1959), pp. 1-56.

(29) Cf. p. ex. H. BARDON, *La littérature lat. inconnue*, II (Paris, 1956), pp. 225 et s. ; M. CITRONI, art. *Turnus* dans *Oxf. class. dictionary*<sup>3</sup> (1996).

territoire des Gaulois Insubres (30). On relève aussi *Torno*, au bord du lac de Côme (prov. de Côme), et qui, dépourvu de tout suffixe, ne saurait guère être d'origine gentilice et requiert une autre explication (p. 244).

On peut donc présumer que les partisans de l'étymologie « gentilice » se sont laissé abuser plus ou moins inconsciemment par le souvenir de leur fréquentation de l'*Énéide*, qui leur faisait apparaître Turnus comme un nom romain familier.

Cependant, des formations comme *Tonnerre* (*Turno-durum*) ou *Tournon* (*Turno-magus*) étaient propres à susciter un doute quant à la présence d'anthroponymes dans les noms en *Turn-*, et surtout d'anthroponymes romains. Manifestement, on n'est pas ici en présence de noms de *fundi*. On sait d'ailleurs par l'alternance *Nemetocenna* | *Nemet-ācum* (Arras), ou encore par des noms tels que *Bāg-ācum* (Bavay, litt. « hêtraie »), que le suffixe *-āco-* a eu des fonctions beaucoup plus étendues.

C'est au géographe R. Musset, collègue de J. Loth à Rennes, que revient le mérite d'avoir observé que les *Turn-* de France et de Belgique ont en commun d'être situés sur des éminences ou de fortes déclivités dominant des vallées. Ainsi *Tonnerre* (F, Yonne) est bâtie sur une pente qui surplombe la vallée de l'Armançon ; le *Tournon* du Var (comm. de Montauroux) possède un château au flanc d'une colline, et *Tournon-d'Agenais* (Lot-et-Gar.) est juchée sur une hauteur nettement détachée. L'élément *mago-*, qui se dissimule dans les divers *Tournon* dont on a des formes anciennes, et qui se réfère à une

(30) Peu importe ici le point de savoir s'il faut partir d'une variante à voyelle brève du suffixe (*-āco-*, cf. *-ico-* / *-īco-*), ou d'une forme accentuée sur l'antépénultième malgré la pénultième longue, à la manière celtique (cf. *Bitúrige*s « Bourges »).



plaine, ne contredit pas cette interprétation : Jullian, qui avait accueilli dans sa revue l'étude de Loth et l'a accompagnée d'observations abondantes, voyait dans ces *Turno-magus* des « marchés (en contrebas) de la colline » (31). On sait que l'évolution urbanistique a souvent, vers le début du Haut-Empire, déplacé l'habitat depuis l'oppidum de hauteur vers le site de plaine ou de vallée. Le site de Tournon en Ardèche, où le rocher abrupt qui supporte le château domine la ville basse de la plaine du Rhône, est l'illustration frappante de ce contraste topographique.

Il en va de même des *Turnacum*, et Loth a, sur ce point, dit l'essentiel. Qu'il suffise de rappeler ici *Tornacles-Bruyères* (Gard, au N.-E. de Le Vigan), juchée sur une hauteur isolée, ou *Tourny* (comm. de Fléty, Nièvre), bâtie à mi-hauteur d'une éminence dominant une boucle de l'Alène. Les représentants belges ne font pas exception, même s'ils ne peuvent se prévaloir que de dénivellations ou d'escarpements modestes ; et Loth cite *Tournay-en-Ardenne* (auj. Tournay, comm. de Neufchâteau, Lx) [Ne 46], nom attesté en 1534 (*Thorney* en 1613) (32). La situation de ce village est en effet caractéristique : au sud-est de l'église s'élève une colline arrondie, en forme de dôme, bien individualisée dans le paysage vallonné de la campagne chestrolaise, et culminant à 435 m ; elle porte le nom de *Torimont*, anc. *Torrimont* (1611), *Torrimant* (1632), que A. Carnoy proposait de rapporter à un lat. vulg. \**Torninus mons* (33). Si cette étymologie (ou

(31) JULLIAN, chez LOTH, art. cité, p. 112, n.

(32) Attribué par erreur, sur la foi de la graphie, au dép. français des Ardennes dans notre étude citée du *B. C. T. D.*, 68, p. 241.

(33) A. CARNOY, *Orig. des n. de comm. ... de Belg.*, II (Louvain, 1948), sous *Tournay* ; Id., « Toponymie gallo-romaine du fortin », dans *R.I.O.*, 6 (1954), p. 7. Cf. aussi L. HECTOR, dans *Ann. Inst. arch. lux.*, 79 (1948), pp. 44-45, et les formes anciennes citées p. 73.

une autre approchante) (34) est exacte, elle constituerait une confirmation précieuse de l'origine du nom de l'habitat et, par suite, de l'origine topographique du type *Turnacum* dont il procède : Tournay serait alors clairement le « village de la colline » ou « du fortin », bien plutôt que la colline ne soit la « colline de Tournay », *Torrimont* ne pouvant provenir de *Turnācum*.

D'ailleurs, pour précieuse qu'elle puisse être, cette confirmation n'est pas nécessaire. En effet, le radical *turno-* existe sans suffixe, non seulement en toponymie, mais aussi, en ancien breton, comme appellatif. Présent dans le Midi (*Le Tour*, Lozère ; médiév. [*mansus de Turno*] (35), il est aussi connu dans le Nord (*Le Thour*, F, Ard., ancienne baronnie ; 868 *Turnus*). Mais, fait plus significatif, il est surtout oronyme ou nom de lieu-dit, habité ou non, en montagne (36) : *Le Thor* (Alpes de Hte-Prov., comm. de Châteauneuf-Miravail), dans la montagne de Lure ; (aiguille ou glacier du) *Tour* (Hte-Savoie), dans le massif du Mont-Blanc, etc. La situation du *Torno* de l'Italie du Nord, sur un promontoire qui s'avance dans le lac de Côme, est également très éclairante.

(34) M. J.-M. Pierret, à qui je dois la connaissance de l'article de L. HECTOR (33), me confirme que la forme du nom fait difficulté : oscillation de la voyelle initiale entre *Tournay* et *Tor(r)imont* ; assimilation progressive *-rn-* > *-rr-*. Cf. toutefois la graphie *Thorney* offerte en 1613 par les archives épiscopales de Trèves, et la remarque de HECTOR, p. 44. — Si le *-rr-* des formes anciennes est purement orthographique (influence du lat. *turris* chez les clercs ?), aurait-on affaire à un \**torinus mons*, vestige wallon isolé du type qui a fourni à diverses langues romanes un nom de la « colline » (p. ex. v. fr. *toron*, *toronet* : MEYER-LÜBKE, *R.E.W.*, 8811) ?

(35) L.-F. FLUTRE, *Rech. sur les éléments pré-gaulois dans la topon. de la Lozère* (Ann. Univ. Lyon, sér. III, 30 ; Paris, 1957), pp. 286-289.

(36) A. DAUZAT, G. DESLANDES et Ch. ROSTAING, *Dict. étymol. des n. de rivières et de montagnes en France*<sup>2</sup> (Paris, 1982), pp. 221-222.

Sans doute manque-t-on souvent ici de formes anciennes, qui pourraient garantir qu'on n'a pas affaire à des désignations métaphoriques issues soit de *turris* (cf. *Les Tours*, sommet des Hautes-Pyrénées comportant « une crête rocheuse aux falaises ruiniformes ») (37), soit de *torus* « saillie, protubérance », et de la famille de v. fr. *toron* « butte, colline », voire, pour les noms avec *-n-*, de *tornus* « tour (du potier) ». Mais il est difficile de ne pas reconnaître un élément pré-latin dans des noms tels que (Puig det) *Tourn* (Pyr.-Or.), — *La Tournette* (Hte-Savoie), — (mont) *Tournairet* (Alpes-Mar.), — *Mercantour* (id. ; anc. *Mercantourn*, avec un élément oronymique qu'on retrouve seul dans *Marcou*, *Marcoule*).

En somme, comme l'a fait observer Loth, le cas de *Turnacum* serait tout à fait comparable à celui de *Carnac* du Morbihan, issu de bret. *karn* « tas de pierres » par allusion aux célèbres « alignements » mégalithiques : rapprochement d'autant plus approprié que la base bien connue *\*kar-* est pré-celtique mais que, suffixé par *-n-*, le mot s'est accrédité en celtique, gaélique (irl. *cairn*) comme brittonique.

On doit en outre considérer comme également pré-celtique une forme comme *Thorenc* (loc. et montagne des Alpes-Maritimes, arrt de Grasse), qui ne comporte pas d'*n* tout en se dénonçant comme préhistorique par son suffixe (vers 1200 de *Torenc* < *\*tur-ink-o-*) ; dans cette région notoirement peu celtisée, on conçoit que l'élément radical n'ait pas été affecté de suffixes gaulois.

Dès lors, on est conduit à la conclusion que le radical *turno-* est construit avec une base préhistorique *\*tur-* et un suffixe *-no-*, banal en indo-européen.

(37) IDD., *ibidem*.

Quelle que soit l'origine lointaine de cette base, vraisemblablement pré-indo-européenne, il est possible de la retrouver, avec ou sans suffixe, dans les langues celtiques où elle semble avoir été accréditée de longue date, peut-être sur le continent européen. Il semble en effet caractéristique que la formation en *-n-* ne se retrouve de manière certaine qu'en breton armoricain (38), où le composé *torn-aod* « falaise », litt. « rivage en hauteur » (*\*torn-alt-*), est demeuré usuel. Une glose en vieux-breton du X<sup>e</sup> siècle connaît, il est vrai, un n. de ville *torn trient* désignant une *firmissima ciuitas* du pays des Trinovantes (39) ; cette population brittonique est soupçonnée d'être d'origine « belge », comme d'autres de l'actuelle Angleterre : ce qui ramènerait *torn* à une origine continentale ; mais si *trient* est ici, comme il semble, la rivière Trent, l'un des confluent de la Humber (*Treanta* chez Bède, vers 730), la ville en question ne saurait appartenir au pays des Trinovantes, ce dernier étant situé plus au Sud, dans l'Essex ; et cette glose n'est donc guère utilisable.

Les formes vieil-bretonnes ont le vocalisme *o*, on l'aura remarqué. Bien que le traitement d'un anc. *ũ* oscille en v. breton entre *u* et *o* (40), il ne faut sans doute pas exclure une ancienne alternance *u/o*, étrangère au système i.-e. Il n'entre d'ailleurs pas dans le sujet de cet article d'examiner le rapport de ces mots avec gall. *twrr*, erse *torr* « amas, monceau », gall. *tyrraf*, irl. *torraim* « j'entasse, j'amasse » (41) ni, par suite, avec le grec  $\sigma\omega\rho\acute{o}\varsigma$

(38) Sur les toponymes irl. en *Torn-* (à décomposer en *tor* + *na*), voir l'observation de LOTZ, art. cité, p. 116.

(39) L. FLEURIOT, *Dict. des gloses en v.-breton* (coll. Soc. ling., 62 ; Paris, 1964), pp. 316-317.

(40) Sur des ex. de traitement *o*, cf. ID., *Le vieux-breton. Éléments d'une grammaire* (coll. Soc. ling., 63 ; Paris, 1964), § 11, II, pp. 41-42.

(41) Rapprochés de *\*tur(n)-* par LOTZ, art. cité, pp. 115-116.

« tas, monceau », qui peut sortir de \**twōro-*, mais dont l'appartenance exacte reste douteuse. À cette question s'en ajoute une autre, d'autant plus souvent débattue entre les spécialistes de la linguistique méditerranéenne qu'elle intéresse le nom gréco-italique des Étrusques : celle de la relation possible de \**tur(n)-* avec les noms de la « tour », de la « construction fortifiée », gr. τύρσις, τύρπις, lat. *turris* (42) (auquel sont empruntés irl. *tor* et, par l'intermédiaire du franco-normand, *túr* « tour [fortifiée] » (43)) : rapprochement qui, s'il était fondé, aurait pour effet de maintenir une parenté — lointaine — entre *Turnus* (cf. plus haut) et *Turnacum* ! On voit en effet par les couples lexicaux germ. *burg* : *berg*, ou fr. (*La*) *Roche*, *Roque* : *roc*, *rocher* que les concepts de « butte, montagne » et de « fortin, château-fort » interfèrent aisément. On sait par ailleurs que les noms gallo-romans et germaniques de la « tour », où apparaît une nasale finale étrangère à leur étymon latin (v. fr. *tournelle* « tourelle », all. *torn*, *turm*, etc.), soulèvent une série de problèmes délicats (44). Toutefois, dans la perspective de la présente étude, le radical sur lequel est formé le type gallo-roman *Turn(i)acum* est à considérer comme celtique.

(42) Cf. WALDE-HOFMANN, *Lat. etymol. Wörterbuch*, II (Heidelberg, 1954), sous *turris*. — Sur le nom des Étrusques comme « peuple des tours » ou « des constructions fortifiées », cf. M. PALLOTTINO, *L'origine degli Etruschi* (Rome, 1947), pp. 38-39 ; voir aussi G.B. PELLEGRINI, *Toponimi ed etnici ... dell'Italia ant.*, dans PALLOTTINO et coll. (éd.), *Popoli e civiltà dell'It. ant.*, VI (Rome, 1978), pp. 114-115 (avec une distinction artificielle entre *Tusci* et *Etrusci*).

(43) J. VENDRYES, E. BACHELERY et P.-Y. LAMBERT, *Lex. étymol. de l'irl. anc.*, T-U (Paris, 1978), sous *tor* 2, *tuir* et *túr*.

(44) Outre le F. E. W. de VON WARTBURG, voir sur l'ensemble de la question les éd. récentes de l'*Etym. Wb. der deutschen Sprache* de KLUGE-GÖTZE. — Dans sa *Toponymie gallo-romaine du fortin* (*R. I. O.*, 6, 1954, pp. 1-10), A. CARNOY a renoncé à l'hypothèse aventureuse d'un croisement avec celt. *duro-*, voire *dur-no-*, proposée auparavant dans son *Dict. étym. des n. de comm. de Belg.*, I (1940), et a recouru à celle d'un croisement avec *turno-*.

De ce qui précède il ressort clairement que les noms du type *Turnacum* ne sauraient être d'origine anthroponymique. Comme l'ont bien vu Jullian et Loth, ils procèdent d'un celtique continental *turn(o)*- « butte, éminence », lui-même construit sur une base vraisemblablement pré-indo-européenne \**tur-* connue surtout en milieu méditerranéen, et dont la relation avec d'autres radicaux plus ou moins proches, en celtique (gall. *twrr*, etc.) et en roman (v. fr. *toron*) ne se laisse pas exactement préciser.

L'anthroponyme *Turnius* étant moins attesté encore que *Turnus*, on sera porté à expliquer le type *Turniacum* comme une simple variante gallo-romaine construite avec un suffixe secondaire *-iaco-*, issu des noms latins en *-ius + -aco-* (type *Sabini-acum*). A. Dauzat, étudiant la toponymie de l'Auvergne, se demandait par exemple si le *Tourniac* du Cantal (près. de Pleaux, arrt de Mauriac) ne devait pas s'expliquer de cette façon (45). Ce type est en effet assez répandu dans les régions accidentées du Massif central (46). Dans le nord de la Gaule, une enquête topographique devrait déterminer s'il faut expliquer ainsi des noms germanisés comme *Thörnich* (D, Rhén.-Pal., c<sup>on</sup> de Trèves, avec *ö < ü*, cf. 1389 *Turnich*) ou comme notre *Toernich* (Lx, comm. d'Arlon ; même rem., cf. XIV<sup>e</sup> s. *Turnich* ; 1473 *Toirnich* ; 1495 *Türnich*) (47), que leur métaphonie dénonce clairement comme ayant eu une finale *-iacum*.

(45) DAUZAT, « Noms de domaines gallo-romans [Auvergne et Velay] », dans *La topon. franç.* (réimpr. Paris, 1946), n° 547, p. 296.

(46) Voir les ex. réunis chez BUCHMÜLLER-PFAFF, ouvr. cité, sous le n° 762, p. 463. — On rappellera ici que le *Tournay* des Hautes-Pyrénées a été désigné d'après la ville du Hainaut, pour des raisons historiques : cf. NÈGRE, ouvr. cité, III, n° 30.467, p. 1729.

(47) Formes anciennes citées d'ap. BUCHMÜLLER-PFAFF, n° 762, p. 463 ; n° 469, p. 773.

Des raisons géographiques suffisent, semble-t-il, à écarter de cette série *Torgny* (Lx [Vi 43]; 1202 *Torny*, 1230 *Tornei*), situé en contrebas d'une cuesta, dans la vallée de la Chiers (anc. \**Tauriniacum* ?); et, pour y rattacher avec Carnoy les *Tourinnes* du Brabant wallon (anc. *Tournine*) (48), il faudrait en outre des indices archéologiques permettant de mettre leur nom en rapport avec des constructions fortifiées, et qui font jusqu'à présent défaut.

Ces indices sont en revanche éloquents à Tournai, depuis que M<sup>me</sup> M. Tuffreau-Libre, attachée au laboratoire archéologique du C.N.R.S. à Arras, a procédé à une nouvelle analyse du matériel (céramique et monétaire essentiellement) exhumé autour de 1960 dans le quartier de La Loucherie (49). Ce matériel était attribué jusqu'ici à l'époque pré-claudienne (avant 40-50 de notre ère env.), immédiatement préparatoire à la genèse de l'habitat urbain (50). En particulier, la céramique dite « gallo-belge » (*terra rubra*, *terra nigra*), considérée comme porteuse des premiers indices de romanisation, et, par contrecoup, la poterie grossière de tradition indigène, ont reçu des datations qui apparaissent aujourd'hui trop basses : vers 40-50 de n. ère pour la première, l'époque d'Auguste pour la seconde. En effet, un peu partout dans

(48) CARNOY, « Topon. gallo-rom. du fortin », déjà cité (n. 33), pp. 7-8.

(49) M. TUFFREAU-LIBRE, « Les origines précoces de Tournai gallo-romain : nouvelles perspectives », dans *Les Celtes. Rites funéraires en Gaule du Nord entre le VI<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> s. av. J.-C.* Catal. expos. Tournai, printemps 1998 (« Ét. et doc. », sér. Fouilles, vol. 4; Namur, 1998), pp. 123-130.

(50) On se bornera ici à rappeler des exposés de synthèse : M. AMAND, « Les véritables origines de Tournai », dans *Helinium*, 3 (1963), pp. 193-204; R. BRULET, « Le développement topogr. et chronol. de Tournai », dans *Les villes de la Gaule Belg. au Haut-Empire*. Actes coll. Saint-Riquier, oct. 1982 = *Rev. arch. de Picardie*, n<sup>o</sup> 3-4 (1984), pp. 273-275; Id., dans *Les agglomérations secondaires* [en Gaule]. Actes du Coll. de Bliesbruck-Reinheim et Bitche, 1992 (Paris, 1994), spéc. p. 127.

le nord de la Gaule et spécialement à Arras et en pays trévire, la chronologie de la période de transition entre l'époque celtique (La Tène 2 a, appelée aussi III ou D) et la pleine romanisation s'est singulièrement affinée ; on y distingue à présent plusieurs phases. Dans l'ouest de la région trévire (Arlon, Titelberg), le plus ancien horizon gallo-romain proprement dit se révèle antérieur à celui, éphémère, des camps légionnaires transrhénans, et se situe vers 30 av. J.-C. Cette date apparaît également plausible pour les régions du Nord-Ouest (51). Or, le matériel tournaisien de La Loucherie comporte un ensemble plus archaïque encore, dépourvu de toute trace de romanisation. Y figure toujours, à côté de monnaies « belges » attribuées aux Nerviens et aux Atrébates, de la poterie modelée à la main (ou imparfaitement tournée) et décorée au peigne, comme en ont fourni des sites proches de Tournai (Villeneuve-d'Ascq, Hornaing, etc.), mais aussi les régions d'ancien peuplement « belge » du sud-est de l'Angleterre (Kent, Hetfordshire). Le faciès ainsi défini est attribuable à la période 50-30 av. J.-C. et constitue en pays ménapiο-nervien la dernière phase de la civilisation de La Tène (LT D 2 b), à peine plus attardée qu'en pays trévire. Aussi, conclut M<sup>me</sup> Tuffreau-Libre (52), l'hypothèse devenue classique d'un camp légionnaire installé sous Claude sur la hauteur de La Loucherie fait-elle place à la vision d'un établissement belge, installé au lendemain de la conquête et que protégeait peut-être le fossé en V dégagé en 1954-55. Cet habi-

(51) J. METZLER, « La chronol. de la fin de l'âge du Fer et du début de l'époque rom. en pays trévire », dans *Rev. arch. de Pic.*, 1996, n<sup>o</sup> 3-4, pp. 153-154. ; TUFFREAU-LIBRE et A. JACQUES, « La céram. précoce en Gaule Belg. et dans les régions voisines », dans *Résumés de la Table ronde d'Arras* (Arras, 1996), pp. 7-10.

(52) Art. cité, p. 130.



tat primitif se serait étendu ensuite à la pente qui conduit vers l'Escaut.

Il résulte de là que la dénomination *Turnacum*, qui a désigné par la suite le *vicus* (du moins sur la rive gauche du fleuve), est née au plus tard dans la décennie qui a suivi la conquête, en un milieu encore spécifiquement celtique et où la culture romaine, à plus forte raison la langue latine n'avait aucune part. L'éminence de La Loucherie, située à quelque distance de l'Escaut, un peu au sud-ouest de la cathédrale, est aujourd'hui plus que jamais désignée pour avoir été le \**Turnaco*- originel.

Jean LOICQ